

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

P2-801



LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE, COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

Un an.	Six mois.
3'	1' 75

INSERTIONS :

Annonces...	75° la ligne.
Réclames...	1' —



(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).



Périgueux, 23 Novembre 1886.

MONSIEUR ESCANDE.

*Pour maître Escande,
J'écris et scande
Quelques vers courts ;
De ses discours,
C'est bien l'image
Et nul, je gage,
En ce docteur
N'a voit un orateur !*

*Mais il a, certe,
La plume alerte ;
Puis de l'acquit
Et de l'esprit,
Même à revendre...
Et c'est le gendre
De Secrestat.
Dieu, l'excellent état !*

*A-t-il l'allure
Et la figure
D'un jacobin ?
C'est peu certain ;
Aussi j'estime,
Soit dit sans frime,
Que ce docteur
Mourra conservateur !*

ZIG.

JOSEPHINE VENDUE PAR... SA MÈRE

COMÉDIE... GAULOISE, EN UN ACTE.

SCÈNE I.

LE MARQUIS DE HAUTVAL, LE BARON DE SAINT-PAUL.

Cette première scène se passe chez la comtesse Joséphine de Saint-Ange... ou plutôt chez la cocote de ce nom.

Le marquis de Hautval, amant officiel, et le vieux baron de Saint-Paul, amant de cœur, causent avec animation dans le salon.

Le marquis ne voit en M. de Saint-Paul qu'un ami de la maison et ignore ses relations avec la comtesse. Aussi s'épanche-t-il sans défiance dans le sein du vieux copurichic.

— Je vous assure, cher baron, que Joséphine me trompe...

Le baron. — Mais non ! mais non ! C'est un ange de vertu, cette enfant.

Le marquis. — Mais, sapristi ! j'ai vu sortir le gredin, hier soir...

Le baron (inquiète). — Hein ! vous dites ?

Le marquis. — Oui ! hier soir, vers onze heures.

Le baron (stupéfait). — Vers onze heures ?... Mais vous rêvez, mon cher, ce ne peut être à onze heures...

Le marquis. — Pardon... J'ai même remarqué que le boudoir sentait affreusement le tabac.

Le baron (s'oubliant). — Ce n'est pourtant pas moi... Je ne fume jamais... Le médecin me l'a interdit...

Le marquis. — Quel médecin ?

Le baron. — Le mien donc. (*A part*). Diable ! je m'enfonce !...

Le marquis. — Que diable voulez-vous que cela me fasse ?... En attendant, cette enfant se moque de moi, et je vais devenir la risée du cercle...

Le baron. — Savez-vous que c'est assomant, cela !... Il vous faut surveiller Joséphine, mon cher ; ne sortez plus. N'allez au cercle que deux heures, le soir... (*A part*). Il me faut bien ce temps-là...

Le marquis. — Je veux bien, moi ! J'adore plus que jamais cette petite... Mais ce ne sera pas gai, tout de même...

Le baron. — Ah ! tant pis ! Vous la laissez trop libre, et elle finirait par prendre de mauvaises habitudes... Ne bougez plus d'ici ; moi, je vais voir la mère et lui dire son fait... Ça ne peut pas durer...

Le marquis (avec effusion). — Ah ! ce cher ami !... toujours dévoué ! Faites, et faites vite.

SCÈNE II.

JOSEPHINE, M^{me} LEFOURNEAU, EX-MERCIÈRE, SA MÈRE.

Mme Lefourneau. — Mon enfant, tu ne m'avais donné, jusqu'ici, que des satisfactions. Dans le quartier, les mères te citaient comme un modèle. Mais il paraît que tu oublies à ton tour mes bons conseils... Au dire de ces deux messieurs, tu es en train de tourner mal, et le baron parle carrément de rompre... J'espère encore que tu éviteras cette catastrophe... Si tu ne le fais pas pour toi, tu le feras pour nous, et tu ne voudras pas, par ton inconduite, nous mettre sur la paille, ton père et moi...

Joséphine (pleurant). — Mais, maman, je l'aime, lui... tandis que tes deux vieux...

Mme Lefourneau. — Je ne prétends pas que ce soient des Apollon du Réverbère ; mais enfin, ils éclairent tout de même... et s'ils te quittent, c'est la ruine et le déshonneur pour tes vieux parents... Léontine, tu ne feras pas ça...

Joséphine (noyée de larmes). — Sois tranquille, mère, je saurai me sacrifier...

Mme Lefourneau. — Qui est-ce donc, ton amoureux ?... Un ténor ?

Joséphine. — Non ! un gymnasiarque...

Mme Lefourneau. — C'est plus poétique... Moi, ce fut un danseur de corde... Adieu ! ma fille ! Songe que tu es notre bâton de vieillesse, et dodeline tes vieux beaux...

SCÈNE III... ET MORALITÉ.

La mignonne enfant fut fidèle à sa promesse... Un long temps s'écoula avant qu'elle revît son artiste... quarante-huit heures à peu près... Seulement, il fallait bien signifier son congé au bien-aimé... La comtesse Joséphine voulut le faire dans les formes et l'informa, par lettre, qu'elle le recevrait le lendemain soir, à neuf heures.

A cette heure-là, ses deux protecteurs devaient être au cercle, et on serait tranquille, pour la scène des adieux, qu'elle comptait prolonger quelques heures.

Le lendemain, à neuf heures moins le quart, un violent coup de sonnette annonça un visiteur. C'est lui, se dit-elle... Rose, allez vite ouvrir !...

Hélas ! ce fut le baron, l'amant de la main gauche, qui entra... Défiant et ombrageux il multipliait ainsi ses visites, depuis huit jours, pour éloigner les importuns.

— Nous sommes perdus ! se dit la luronne. Si René arrive, il nous prendra la main dans le sac !... Justement, je reconnais son pas, dans la rue... Sainte Joséphine, ma patronne, protégez-nous !...

En effet, un nouveau coup de sonnette se fit entendre aussitôt...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le baron étonné.

— C'est le marquis votre ami ! répondit-elle payant d'aplomb. Il m'avait prévenu qu'il rentrerait de meilleure heure, ce soir... Vous savez qu'il est très jaloux. S'il vous voit là, il est capable de nous tuer tous les deux.

— Diable ! je n'y tiens pas... Trouvez-moi donc un coin quelconque pour me cacher... Mais dépêchez-vous ; je l'entends monter...

— Tenez ! mettez-vous vite dans cette caisse à charbon. Vous n'y serez pas à l'aise ; mais je vous en ferai sortir dès que je pourrai...

Le malheureux s'engouffra dans l'affreuse boîte, pendant que la soubrette prévenait rapidement l'amoureux.

Celui-ci entra et embrassa longuement, longuement, la noble dame, à deux pas du protecteur transi, qui souffrait le martyre dans son étai.

Quand les .. confidences furent terminées, il était onze heures.

— Le marquis va rentrer, dit la comtesse, c'est son heure !... Ma soubrette est en bas et l'attend sur la porte. Il entrera sans sonner et prendra ici votre succession, sans que le bonhomme ci-inclus s'en aperçoive... Je veux qu'il passe là toute la nuit. Ce sera notre vengeance... Sortez par la porte du jardin, tout doucement... qu'il ne soupçonne pas votre départ...

Naturellement, la vertu l'emporta, comme toujours. Le gymnasiarque put sortir sans être inquiété, et le vieux baron dut rester jusqu'au matin dans sa boîte. Il en sortit, le matin venu, broyé, ankylosé, et, ce qui est plus triste, pris sur le fait par son ami, qui le chassa brutalement et lui retira sa confiance. Tant il est vrai que le vice reçoit toujours son châtimement.

M. BONNARD.

UNE HISTOIRE D'HIER.

(PETIT POTIN PÉRIGOURDIN).

Le bel Oscar est tout rêveur !

Vous savez bien, le beau jeune homme ?

Oscar ! le roi de notre gomme...

Le bel Oscar a mal au cœur !

Et voulez-vous savoir la chose

Qui met Oscar au désespoir ?

Certes, vous devez le savoir :

En ville, tout le monde en glose !

Eh bien ! Oscar, le séducteur !

L'autre soir suivait une piste,

Oscar, à qui rien ne résiste,

A trouvé, quoi ?... Le déshonneur !

Oscar disait : « Ah ! je t'adore ! »

Elle répond : « Pauvre efflanqué ! »

Et trois fois sa main a claqué :

Le cher Oscar en pleure encore !

Toute petite était la main ;

Mais elle frappait avec rage !

Le pauvre Oscar a le visage

Tanné comme un vieux parchemin !

A l'heure de la promenade

Tourny manque du bel Oscar ;

Ne riez pas, mesdames, car

Le beau jeune homme est bien malade !

Certes, il ne doit pas en mourir,

La perte serait trop cruelle !

Avec une allure plus belle,

Le cher Oscar va revenir !

Vous nous manquez, charmant vicomte ;

Allons, vite, revenez-nous ;

Mais, de ceci, souvenez-vous :

Femme gentille a la main prompte !

LE TROUBADOUR.

LE CROISEMENT DES NEZ

Une après-dîner, le solennel Castanié, gros éleveur, et le bon Larose, maître tanneur, devaient ainsi, se retrouvant après une longue séparation :

— Ce cher Larose, 20 ans que je ne l'avais vu. — Oui, 20 ans que j'ai quitté le pays. — Ce qui n'empêche pas que ton nez, mon cher Larose, n'a pas profité d'une ligne depuis ton départ. — Castanié, je suis toujours l'homme le plus camard qu'il y ait à cent lieues à la ronde, tandis que toi, tu as bien le nez le plus long dont un honnête visage ait jamais été surmonté, — 20 centimètres, mon ami, 20 centimètres des ailes à la racine, il y aurait part pour deux. Ah ! Larose, que ne puis-je t'en donner la moitié, une bonne moitié... — Castanié, ce serait le cadeau le plus intelligent que tu aies pu faire de ta vie, car il nous arrangerait tout aussi bien l'un que l'autre... Et dire que non-seulement nous sommes ainsi maltraités par la nature, mais nos enfants, mais nos deux femmes...

— Ah ! Larose, nos femmes se signalant par des particularités qui sont les nôtres, nos enfants ne pouvaient manquer d'en recueillir l'héritage ; et c'est ce qui est arrivé : Rosalie portant un nez hors de mesure, Eustache et ses frères ont des nez qui ne le cèdent en rien à celui de leur mère et au mien. — De mon côté, Castanié, c'est pareillement : Hélène étant privée de nez, aussi bien que moi, ma fille Clairette, Clarinette, comme je l'appelle quand je suis de bonne humeur, se trouve camarade comme à souhait. — Larose, il faut rire de son infortune, puisqu'il ne servirait de rien d'en pleurer. Mais tu vois d'ici d'où vient le mal, tu le vois : un choix plus judicieux de nos épouses l'eût conjuré. Toi, Larose, il t'aurait fallu prendre pour femme un nez comme celui de Mme Castanié, et à moi Castanié, le ciel eût mis le comble à ses bienfaits en m'accordant une camarade comme Mme Larose... il fallait de la sélection, du croisement, il en fallait !...

— C'est donc ça, Castanié, que lorsque je

cherchais une femme, — et Dieu seul sait ce qu'il m'a coûté de peines pour en trouver une, — mes goûts m'eussent porté volontiers vers les demoiselles ayant un grand nez. — C'est sûr, Larose, tu voulais faire du croisement sans t'en douter. — Mais je ne pus en trouver une seule ; toutes manquaient de l'idée du croisement, et leurs parents aussi, ils la rejetaient même bien loin, cette idée, car le père de l'une d'elles, au lieu de m'accueillir les bras ouverts, comme il eût dû faire, alla jusqu'à me dire, qu'avant de m'accorder la main de sa fille, il tenait à savoir comment je me mouchais ? — Comme tout le monde, lui répondis-je. — Avec un mouchoir ? — Certainement. — Ah ! mon Dieu ! fit-il, est-ce possible ! et moi qui croyais que c'était avec des tenailles !

— Ce père-là était un farceur, Larose ; de plus, c'était un sot, il ignorait ce que l'on peut obtenir du croisement. Mais tu le vois, la nature te guidait, elle t'inspirait ; c'est un malheur que la destinée ne t'ait pas permis de suivre la voie indiquée ; et toi et moi nous n'avons rien à nous reprocher, après avoir tenté l'un et l'autre ce que nous avons pu... Vois-tu, Larose, nos nez cherchaient des contrastes, ils n'ont trouvé que des similaires... c'est que, mon ami... les nez proposent et Dieu dispose, selon la pensée d'un grand esprit ; je le répète, Larose, c'est un malheur, mais il faut s'en consoler.

— Et tu dis, Castanié, que tu ne peux aborder une première fois quelqu'un sans que ce quelqu'un ne t'éclate de rire au visage ; Castanié, mon sort est encore plus à plaindre que le tien. Moi, je fais pleurer... Oui, la première impression que je produis à toujours son effet sur la glande lacrymale... Un oignon Castanié, un vrai oignon... Eh bien ! vrai, malgré cela, j'ai des moments de gaieté, je fais bien mes affaires... je puis dire que je suis riche... et quand je me trouve comme en ce moment avec un bon camarade, je me sens heureux, je me trouve heureux...

— Ce cher Larose, sais-tu ce que nous devrions faire ? Ce serait de ne plus nous quitter... Mais il faudrait commencer par marier nos enfants ensemble... En unissant Eustache à Clairette, nous réparerions les fautes de la destinée ; ce que nous n'avons pu faire pour nous-mêmes, nous le tenterions ainsi pour les enfants de nos enfants... Oh ! il y a longtemps qu'elles me trottent par la tête, ces idées-là ! Mais, pour les réaliser, je trouvais des obstacles insurmontables... je le croyais du moins, car il me fallait un camarade comme on n'en trouve pas ; tu le comprends. Larose... vu le nez de mon Eustache ; j'étais donc très embarrassé, quand je vins à penser à toi... Ah ! si Larose avait une fille, et si sa fille lui ressemblait, quelle aubaine ce serait là ! m'écriai-je. Et aussitôt je t'écris... Tu me réponds que tu as une fille et que ta fille est tout ton portrait... — Je ne t'ai pas encore présenté Clairette, Castanié, car je l'ai laissée en passant chez une amie de pension ; mais tu vas la voir... et tu seras convaincu que Clairette est un sujet hors ligne pour tes expériences... Puisqu'il faut qu'elle n'ait pas de nez, tu seras servi à souhait, mon ami ! — Ah ! Larose ! tu me combles ! Et tu verras, tu verras, il n'y aura pas que moi de satisfait ; un jour, Larose, tu me béniras de mon idée... Ce sera quand tu verras dans ta descendance, dans les enfants de ta Clairette, de jolis petits pouspons ornés d'un nez à te faire mourir de joie, Larose, ainsi que moi... — Et cela, dis-tu, grâce au croisement de Clairette avec Eustache... Eh bien ! Castanié, c'est entendu ; il faut dès aujourd'hui même les mettre en présence. S'ils se conviennent, leur mariage sera une affaire bientôt faite... Mais tu as d'autres enfants, paraît-il, Castanié ? — Trois autres. — Trois ? Comment se fait-il que tu aies tant d'enfants, Castanié ; moi, je n'en tiens à ma Clairette... — Le sort l'a voulu ainsi, Larose, et je ne me plaindrais pas si mes enfants n'étaient venus au monde avec le nez trop connu qui dépare mon visage ; et pas d'exception, Larose, pas la moindre petite exception... C'est bien un peu la faute de ma femme... — La faute de ta femme ! — Oui, mon ami, trop d'élan, trop d'abandon... A chaque naissance, mon nez surgissait, hélas ! comme à plaisir ; j'avais beau dire à Rosalie : « Madame, pas tant d'ardeur ; tenez mon nez pour une quantité négligeable, pensez à mon esprit, rien qu'à mon esprit. » Eh bien ! Larose, c'était comme si je n'avais rien dit... — Castanié, c'est très fâcheux ; mais qu'y faire ?... Maintenant, revenons à ton idée. Je tiens à cette idée, il faut la réaliser ; et si tu veux nous allons mettre immédiatement Eustache et Clairette en présence l'un de l'autre, car je crois entendre la voix de Clairette dans l'escalier ; ce doit être elle qui revient de chez son amie.

Un peu après, c'était chose faite ; et les deux jeunes gens, fort surpris de la conformation de leur visage, poussèrent simultanément, en se voyant, les deux cris : Oh ! — Ah ! — Puis,

Eustache sentit les larmes lui venir aux yeux, pendant que Clairette était brusquement prise d'un fou rire. Quoiqu'elle fût habituée à l'effet qu'elle produisait sur Eustache, elle était néanmoins vexée, et s'écria de mauvaise humeur : — Pourquoi pleurez-vous, monsieur ? — Et vous, mademoiselle, pourquoi riez-vous ? — Je n'ai pas pu faire autrement. — Ni moi non plus. — Vous avez commencé, monsieur. — Non, mademoiselle, c'est vous. — On veut nous marier, s'écria Clairette ; je vous préviens que je n'épouserai jamais un homme qui a le nez si long... — Et moi, je m'attriste de vous rouver si camarade ; je ne peux pas me figurer que vous deveniez jamais ma femme. — Eh ! mais, si, au lieu de pleurer ou de rire, comme nous faisons, nous nous entendions pour résister à la volonté de nos parents ? — Ça, c'est une idée, je l'accepte ; résistons à la volonté de nos parents...

Lorsque Castanié apprit ce qui s'était passé dans l'entrevue des deux jeunes gens, il fut vivement contrarié. — Ah ! tu voudrais résister à la volonté paternelle, Eustache, s'écria-t-il avec le ton qui lui était familier, et tu refuserais de devenir le mari de Clairette. Mais, malheureux, si tu étais assez abandonné du ciel pour persister dans cette résolution, c'en serait à jamais fait de ton bonheur !... Mon fils, n'aurais-tu donc pas saisi mon idée ? Tu sais par moi ce que l'on peut attendre du croisement ; n'aurais-tu pas compris que ton mariage avec Clairette, c'est pour tes enfants à venir un vrai bijou de nez ? C'est leur rentrée dans le giron de la grande famille humaine ?... As-tu saisi cela ? Et si tu l'as saisi, Eustache, diras-tu encore que tu n'épouseras pas Clairette !...

De son côté, Larose gourmandait sa fille en ces termes : — Mais, petite folle que tu es, tu ne sais pas ce que tu refuserais en renonçant à devenir la femme d'Eustache. Songes-y : tu vas avoir, dès le jour de tes noces, tout ce qu'il y a de mieux en belles confections, en dentelles, en diamants... — Oui, papa, mais il a le nez si long ! — Ça te va bien de critiquer son nez, toi qui n'en as pas. — Ni vous non plus, papa. — Ce n'est pas la même chose... Un homme peut s'en passer... Une femme, c'est différent... Si elle n'en a pas par elle-même, il est bon que son mari en ait pour elle... Un nez pour deux, il faut bien ça...

Castanié et son ami Larose se concertèrent ; il en était besoin. Ils se promirent de ne pas se séparer avant d'avoir fait revenir leurs enfants de leur prévention réciproque, comptant qu'elle se dissiperait avec le temps. Ils ne se trompaient pas. Bientôt, grâce aux efforts de chacun et aux conseils de Mmes Castanié et Larose, qui s'étaient jointes à leurs maris, les deux jeunes gens se regardèrent avec plus de sang-froid ; un soir, en prenant du thé, pendant qu'on jouait aux lotos, Eustache laissa échapper un compliment à l'adresse de Clairette, qui lui répondit de manière à lui laisser croire qu'elle le trouvait aimable. La glace était rompue ; un pas de plus, et ils consentaient à devenir femme et mari... Chacun y alla de son petit effort, et le pas fut fait. Le mariage tant désiré par Castanié fut enfin arrêté.

Mais le résultat ? dira-t-on. Eh bien ! le résultat de cette soumission aux conseils paternels, ce résultat ne fut pas mauvais. En effet, un an après le mariage, Clairette mettait au monde un petit Castanié qui avait un vrai bijou de nez rose et point trop petit ni point trop grand, selon les prévisions prophétiques de son grand-père.

Castanié et Larose n'eurent pas plus tôt vu le nez de ce petit-fils qui comblait si bien leurs espérances, que, ne pouvant résister à la joie dont ils étaient inondés, ils se sautèrent au cou et se tinrent longtemps embrassés.

J. DE LA LIMOGÉANNE.

JOUR D'HIVER

C'est l'hiver ! Le ciel gris surplombe
Sur les coteaux tout dévêtus !
Par les bosquets on n'entend plus
Ni le ramier, ni la colombe !

C'est l'hiver ! et la neige tombe,
Les gais rayons sont disparus.
En mon logis, pauvre reclus,
Je ressens le froid de la tombe !

Une femme entre en ma maison :
Autour de moi tout s'ensoieille !
— Tu pleures ! Dis-moi la raison ?

Allons, que ton cœur se réveille !

Et sa voix chante à mon oreille :

L'amour est de toute saison !

ESPERANZA.

ÉCHOS ET POTINS.

Bolingard, député, se rend à la Chambre pour assister à la discussion du budget.

Il s'assied, appelle l'huissier, et d'un air convaincu : — Comme tous les jours, n'est-ce pas ? vous me réveillerez à six heures.

* *

Biographie.

— ... Toute sa vie, Barbanchoux a été un rude travailleur, et en même temps un de ces génies audacieux qui sont l'honneur de l'industrie nationale...

Aussi, après quarante ans d'efforts, a-t-il reçu une récompense hautement méritée :
Il a donné son nom à un apéritif.

* *

On a dit à Champoreau que rien n'était agréable à une jolie femme comme un compliment ayant trait à la grandeur démesurée de ses yeux.

Aussi, pour se mettre dans les papiers d'une brune à l'œil bleu, il lui disait dernièrement :

— Quels yeux, chère madame, quels yeux que les vôtres !

— Oh ! monsieur...

— Je vous jure que vous les avez plus grands que le ventre !

* *

Les joies du ménage :

La scène représente une alcôve, madame et monsieur sont couchés.

Madame. — Eh bien ! voyons, Arthur, est-ce que tu vas lire toute la nuit ? Tu m'empêches de dormir !

Monsieur. — Oh ! chère amie, c'est si intéressant ; permets-moi encore une page ou deux.

Madame. — Eh bien ! lis tant que tu voudras..., mais, alors, éteins la bougie !

* *

Le petit Robert ayant été relativement sage, ses parents le conduisent au théâtre.

Au troisième acte, il voit sangloter le père-noble et s'informe :

— Dis, mère, est-ce que le monsieur pleure pour de bon ?

— Non, mon chéri.

— Alors, dis, mère, comment peut-il pleurer pour rire ?

* *

Un savant s'embarque sur une nacelle pour traverser un large fleuve ; il dit au batelier :

— Connais-tu l'histoire ?

— Non...

— Alors, tu as perdu la moitié de ta vie ! Connais-tu les mathématiques ?

— Non.

— Alors, tu as perdu les trois quarts de ta vie !

A peine le savant avait-il prononcé ces trois mots qu'un coup de vent fait chavirer la barque.

— Sais-tu nager ? demanda à son tour le batelier au pauvre professeur, qui se débattait dans les flots.

— Hélas ! non.

— Eh bien ! tu as perdu ta vie tout entière.

Tête du professeur... qui disparaît sous l'eau.

* *

Un locataire rentre un peu tard en son logis et sonne une douzaine de fois à tour de bras avant que l'on se décide à lui ouvrir.

Le lendemain, il adresse ses plaintes à son concierge. Celui-ci hoche la tête et répond :

— C'est ennuyeux, je le sais, mais il n'y a pas de ma faute...

Puis il ajoute, avec la cordiale bonhomie de l'homme arrivé :

— Car, enfin, « je l'ai été, moi aussi, locataire... »

* *

Un célibataire à la recherche d'un domicile passe devant une maison où il lit l'écriteau : *Chambre à louer au rez-de-chaussée.*

Il s'adresse au propriétaire, qui lui fait voir quatre murs vufs de cheminée, de papier, éclairés par une lucarne et suintant l'humidité.

— Voyons ! s'écrie-t-il, qui est-ce qui a bien pu demeurer dans cet audis ?

— Mais, monsieur, répond le propriétaire avec dignité, on y a longtemps conservé une voiture à bras.

* *

— Un borgne gageait contre un homme qui avait bonne vue, qu'il voyait plus que lui.

Le pari fut accepté.

— J'ai gagné, dit le borgne, car je vous vois deux yeux et vous ne m'en voyez qu'un.

* *

— C'est drôle, disait hier un pochard, quand une rivière a trop d'eau, ça s'appelle une *crue*. Et quand un homme a trop de vin, ça s'appelle un *cuite* !

* *

— Ah ! mon pauvre ami, quelle nouvelle !

— Comment ?

— Il paraît que votre femme...

— Ma femme me trompe. Eh bien ? Apprenez,

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

monsieur, que la situation de... mari trompé est plus stable que celle de sous-préfet !

ZAG.

RETOUR DU PRINCE KARAMOKO.

Sous les palmiers et les platanes,
Du Congo jusqu'à Tombouctou,
Résonnent tams-tams et peaux d'ânes
Pour le fils du grand Manitou !

Karamoko, le charmant prince
Est de retour, Allah ! Allah !
En son honneur le peuple pince
Le grand pas de la bamboula.

Il faut voir dans la capitale
Du vieux roi-nègre Samary,
Quel bruit de flûte et de cymbale,
C'est un brillant charivari !

Soudain le peuple fait silence,
Le grand roi paraît ! Il fait voir
Les présents apportés de France
Pour offrir au bon peuple noir.

Le grand roi sur le front se place
Un bonnet de poil à gland d'or !
Comme sceptre, il tient avec grâce
La canne d'un tambour major !

« Viens ici, mon premier ministre,
Prends l'armure d'un cuirassier ;
Toi, général, je t'administre
Ce brillant casque de pompier.

Venez, officiers de ma garde,
Vous qui marchez sans pantalon,
Je vous offre cette cocarde
Avec un casque de dragon.

Fiers soldats, que pas un ne bouge,
On va vous coller au nombril
Une vaste étoile en drap rouge ;
Ce costume est vraiment gentil !

Dames de ma cour, plus de larmes,
Pour vous j'ai des cadeaux, venez !
Voici pour rehausser vos charmes :
Un bel anneau pour votre nez !

A vous, mes superbes almées
Colliers et bijoux merveilleux !
Pas d'étoffes, mes bien aimées,
Sans voiles vous êtes bien mieux !
Allons, mon fils, prends la parole,
Raconte ici, devant ma cour,
Ton voyage, il doit être drôle,
Dis-nous bien tes exploits d'amour ! »

« C'est un beau pays que la France,
On y boit, on y mange bien ;
Je n'ai connu que l'abondance,
Papa, je n'ai manqué de rien.

Là-bas, jamais on ne lésine,
Par jour je coûtai cinq cents francs ;
Ma foi, j'aime assez la cuisine
Que l'on mange au pays des blancs.

Atchi ! je rapporte un bon rhume ;
C'est que, sur le pont du bateau,
La nuit, j'ai trop senti la brume ;
Atchi ! j'ai le rhume au cerveau !

En amour, je dois vous le dire,
Je reviens tel qu'à mon départ ;
Ah ! j'ai reçu plus d'un sourire
De ces dames du boulevard !

Devant moi j'ai vu mainte dame
Relever bien haut le jupon ;
Je n'aime pas tant la réclame,
Cela ne me dit rien de bon.

Là-bas, chose extraordinaire,
Et qui me laisse sans repos,
La femme, comme un dromadaire,
Porte une bosse au bas du dos !

J'ai vu Nana, Palmyre et Rose,
Leur galbe est ma foi trop vanté ;
Le beau sexe, malgré sa pose,
Ne m'a vraiment pas enchanté !

Ma conduite fut digne, austère
En ce voyage à l'étranger ;
Ici, je rapporte, mon père,
Intacte ma fleur d'oranger ! »

Alors, le beau sexe défile
En répétant trois fois : Allah !
Le vieux roi s'écrie : Imbécile !
Tu me fais un fichu pacha !

LE TROUBADOUR.

AVIS AUX COMMERÇANTS ET INDUSTRIELS

DE LA DORDOGNE.

Le **Calendrier de la Dordogne**, pour 1887, est en préparation et paraîtra prochainement. On sait que, depuis quelques années, les éditeurs du **Calendrier** acceptent des annonces pour être annexées à cet utile Recueil. Le monde industriel et commercial de notre département a eu bien vite compris les bénéfices qu'il pouvait retirer de ce mode de publicité, car le nombre des commandes a toujours été en augmentant ; mais comme on semble ignorer que notre Annuaire départemental doit paraître à époque fixe et que des demandes de publication nous sont chaque fois adressées trop tard pour être insérées, nous croyons devoir prévenir les intéressés que les annonces pour le **Calendrier de la Dordogne** ne seront reçues, cette année, que jusqu'au 30 novembre.

PRIX DES ANNONCES :

Une page..... 10 francs.
Une demi-page..... 5 —

Les commandes sont reçues à l'ancienne imprimerie Dupont et Co (E. Laporte, Directeur), à Périgueux.

Nota. — Il sera adressé un **Calendrier** pour toute annonce d'une page.

En vente chez tous les libraires de Périgueux, et à l'imprimerie E. Laporte : **LA RÉGÉNÉRATION PHYSIQUE DE L'HOMME ET DE LA FEMME**, avec 3 héliogravures rouge et noir.

PRIX : 2 FRANCS.

L'intéressant et très sérieux petit livre dont nous parlons, se trouve aussi chez l'auteur : F. Gabriel JUGE, à Excideuil (Dordogne), au prix de 2 fr. *franco* et seulement contre l'envoi d'un mandat-poste.

Le Gérant : BILLAMBOIS.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et Co.

MARDI 23 NOVEMBRE 1886

JOSEPHINE

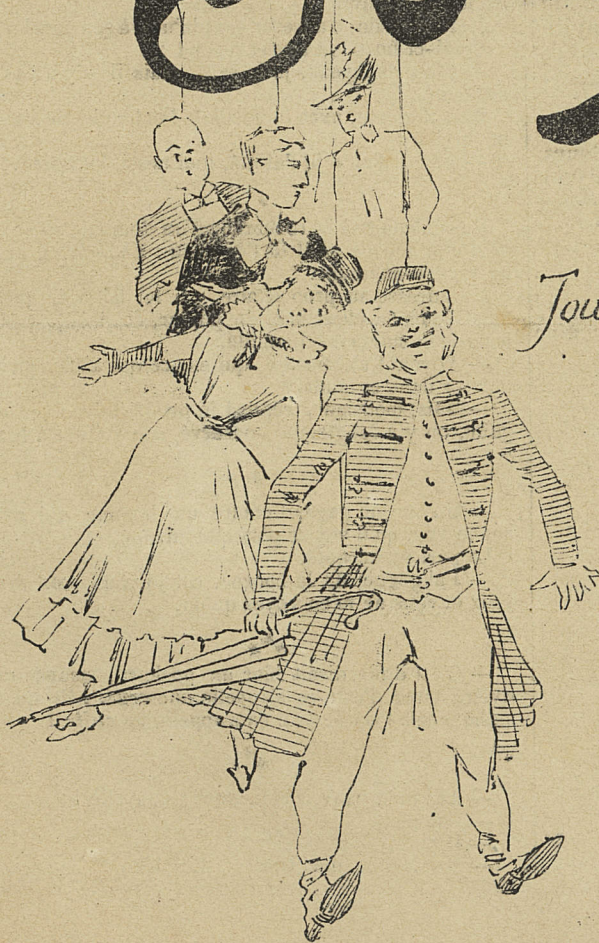
VENDUE PAR SES SŒURS
Opéra bouffe en 3 Actes

par M^{rs} PAUL FERRIER & FABRICE CARRE

MUSIQUE DE Victor ROGER

Tout pour Josephine 2^e Rendez lui sa fille S.V.P. ?

LES DOUZE NOCES



Pharaon Pacha — M^r Douat
Montosol — Germain
Putiphar Bey — Tallier
Mourzouk — Pissar
Le facteur — Georges
Fatime — M^{me} Langier
Sarah — Bodard
Judith — Langlois
Esther — Clarisse

M^{me} Jacob — M^{me} Ponsolle
Josephine — Eva Durand
Benjamin — Dintzer
Déborah — Daumont
Siméonne — Forest
Rebecca — Moïse
Hagar — Langier
Rachel — Guerin
Lia — Bodard